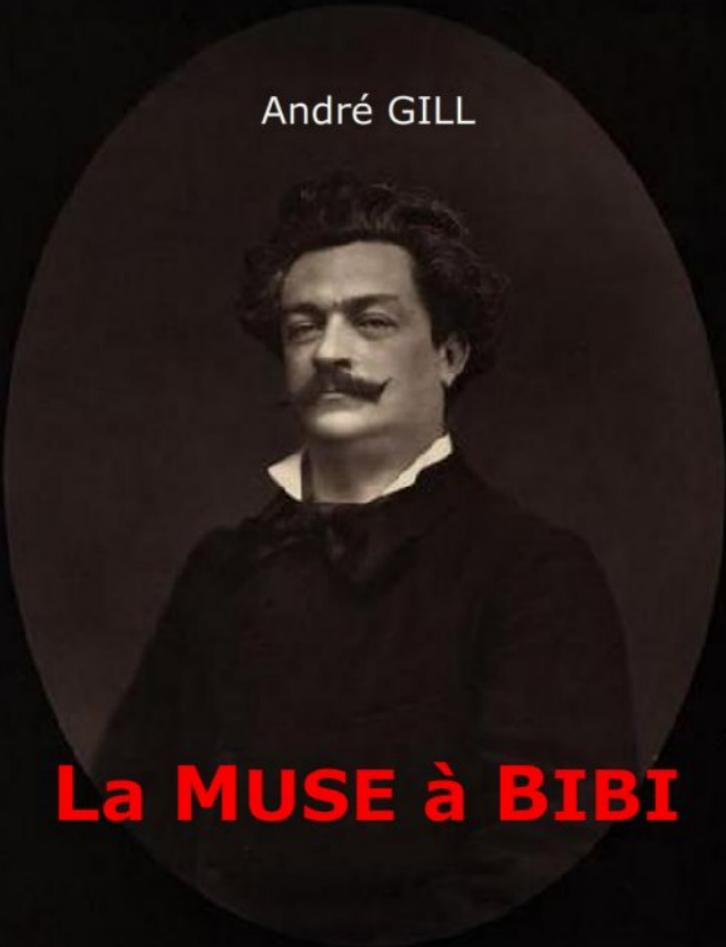


André GILL

A black and white portrait of André Gill, a man with a prominent mustache and dark, wavy hair, wearing a dark suit jacket over a white shirt with a high collar. The portrait is set within a dark oval frame against a black background.

**La MUSE à BIBI**

**André GILL**

**La MUSE à BIBI**

1881



————— La Gabkalotheque —————

## PRÉFACES AU CHOIX

*Celui qui a écrit ce livre n'existe pas. C'est-à-dire qu'il se manifeste partout : Partout, nulle part ; nulle part et en tout. Tout est rien ; rien est tout : Toutou. Pauvre chien !*

*Il offre ce livre au public. Pourquoi ?*

*Pour rien. Rien du tout. C'est son genre. Genre humain, masculin ; disons mieux : genre divin. Genres égaux : tous deux créent. Différence : quotité, quantité : même qualité. Disons encore : nullité. Nullité partout, dans tout, et surtout en celui qui est tout. Je coupe : Atout !*

LUI

\*\*\*\*\*

*Ce livre est de moi ou il ne sera pas. S'il est de moi, c'est un document : document multiple, assemblage de documents à moi. Mais pas d'idéal ! Je hais l'idéal, moi, comme j'honore le document ; et je guéris de l'un par l'autre. Document, médicament ; c'est ma rime unique, à moi, et je reviens au document.*

*J'ai connu une vieille femme, très vieille, très laide, très sale et toujours soûle, qui vivait avec un chat, et disait ingénument : Mon chat me suit pas-t-à-pas.*

*Cette femme laide, vieille, sale, soûle et inutile avait un furoncle à la fesse droite.*

*Voilà un document !*

MOI

## EXHORTATION

Muse, il faut être de son temps  
Ou n'être pas. La poésie  
Des vieux pontifes est moisie ;  
Les vers pompeux sont embêtants.

Voilà tantôt six mille années  
Que tu vagis les mêmes sons,  
Ô Rabâcheuse ! Tes chansons  
Sont-elles assez surannées !

Que si tu ne veux pas finir  
Change à tout le moins de manière ;  
Sors de ton éternelle ornière,  
Et marche « un pied dans l'avenir. »

Pour qu'on entende tes harangues,  
Braille-les dans l'argot du jour ;  
Pourquoi pas ? Tu dois tour à tour  
Débagouler toutes les langues :

Tu parlas grec, hébreu, latin,  
Chinois, eh ! bien, parle bigorne !  
Au lieu de cet œil terne et morne,  
Allume un quinquet de Catin.

Envoie aux ronces tous les voiles,  
Envoie au diable la pudeur,  
Et n'assomme plus ton lecteur  
Avec des fleurs et des étoiles.

Chemin faisant, si le banal  
Amour du lyrisme t'obsède,  
Tu t'offriras un intermède  
Niaisement sentimental.

Mais aussitôt reprends la route  
À la mode. Allons, housté ! il faut  
Cogner dur et blaguer très haut,  
Si tu tiens à ce qu'on t'écoute.

Les mots rigolbocheurs, épars  
De tout côté dans le langage,  
Attrape-les pour ton usage,  
Et crûment dévide le jars.

As-tu fini d'être bégueule ?  
Assez d'azur, de sacrés monts ;  
Pour qu'on t'entende, à pleins poumons  
Lance, Muse, un bon coup de gueule !

# *OUVERTURE*

## LE PAILLASSON

Je m'fais pas plus marioll' qu'un aut'e ;  
L'Emp'reur l'était ; mon père autant ;  
C'est d'nature : on a ça dans l'sang...  
J'suis paillasson ! C'est pas d'ma faute.

Paillasson, quoi ! cœur d'artichaut.  
C'est mon genre : un'feuill' pour tout l'monde.  
Au jour d'aujourd'hui, j'gob' la blonde ;  
Après-d'main, c'est la brun' qu'i m'faut.

L'une après l'aut', – en camarade, –  
C'est rupin. Mais l'collag', bon dieu !  
Toujours la mêm' chauffeus' de pieu !  
M'en parlez pas : ça m'rend malade.

À c'fourbis-là, mon vieux garçon,  
– Qu'vous m'direz, – on n'fait pas fortune.  
Faut un' marmite, – et n'en faut qu'une ;  
Y a pas d'fix' pour un paillasson.

Tant pir' pour moi ; j'suis trop artiste,  
Trop volag' pour signer des bails ;  
Je m'dégoût' des plus beaux travaux :  
Sans ça j'm'aurais mis d'la police.

C'est d'nature, on a ça dans l'sang :  
J'suis paillasson ! c'est pas d'ma faute,  
Je m'fais pas plus marioll' qu'un aut'e :  
Mon pèr' l'était ; l'Emp'reur autant !

## CARREFOUR

Carrefour de l'Observatoire,  
Un danseur de corde, devant  
Les badauds, exerce en plein vent  
Sa verve funambulaire.

Son maillot rose est pailleté  
De sequins et d'astéroïdes ;  
On croit voir, dans ses cabrioles,  
Un lapin sans trêve sauté.

Il saute, danse, pirouette,  
Touche la corde et rebondit,  
Culbute, exulte, rebondit,  
Vertigineuse silhouette.

Aussi les passants, les flâneurs,  
Marchands de coco, culs-de-jatte,  
Tous s'arrêtent, bouche béate ;  
Et, les yeux grisés de lueurs,

Nourrice, voyou, militaire,  
S'entredisent : quel caoutchouc !  
C'est plus fort que la soupe au chou !  
Chacun selon son caractère.

Tout son corps vibre comme un luth,  
Hystérique amoureux du vide  
Il verse sur la foule avide  
L'effluve de ses nerfs en rut.

C'est un triomphe où rien ne manque ;  
Et Bullier, par-dessus le mur  
De son jardin, voit dans l'azur  
Bondir le léger saltimbanque.

Le marchand de gaufres, tenté  
Par cet enchanteur élastique,  
Accourt, laissant là sa boutique.  
Les fiacres ont l'air hébété.

De l'autre côté de la place,  
Le maréchal Ney, pur airain,  
Se hausse, risque un tour de rein  
Pour suivre des yeux dans l'espace

Le fier et brillant tourbillon  
D'or, de soie et de fantaisie,  
Qu'un souffle ardent de poésie  
Emporte comme un papillon.

Et dans le cercle où l'on s'écrase,  
Un croque-mort, entré pour voir,  
Immobile, muet et noir,  
Semble une araignée en extase.

## FILLETTES

### I

Rien n'est plus rigolo que les petites filles,  
À Paris. Observer leurs mines, c'est divin.  
À dix, douze ans ce sont déjà de fort gentilles  
Drôlesses, qui vous ont du vice comme à vingt.

Elles savent montrer en riant leurs dents blanches ;  
De précoces désirs font tressaillir leur chair.  
Elles vont dans la rue, en tortillant des hanches,  
Perverses, la prunelle au guet, le nez en l'air.

Et c'est coquet, et ça vous dévisage un homme  
Du haut en bas, avec un regard polisson.  
Ah ! ces gamines... c'est tout de suite grand comme  
La botte, et c'est déjà – *fille* – comme chausson.

### II

Comme jusqu'à ce jour, elles ont, pauvres chattes,  
Vécu de fruits pas mûrs et de saucisses plates,  
Elles trouvent que c'est canulant. – Vous savez,  
On se lasse. – Elles vont, trottant sur les pavés,  
– Or, quelqu'un les remarque et se met à les suivre.  
L'espoir de voir finir la dèche les enivre :  
Leur pas se ralentit, d'instinct, sans faire exprès...  
Le monsieur est bien mis et fume des londrès,  
Tandis que leurs premiers amants fumaient la pipe.  
Elles tournent la tête, et, jetant sur ce type,

Par-dessus leur épaule, un regard curieux,  
Songent : « Oh ! si c'était un miché sérieux ! »

## LA CRÈMERIE

La crèmerie, où, tous les matins, je déjeune  
Pour douze sous, a dans sa clientèle un jeune  
Et turbulent essaim d'ouvrières. – Printemps !  
Aurore ! beauté ! grâce ineffable ! – Vingt ans  
Est l'âge de la plus vieille de ces fillettes.  
Toutes, dans le casier elles ont leurs serviettes ;  
Et c'est avec un ton qui sent bien son Paris  
Que vous les entendrez commander « Deux de riz ! »  
Quand un consommateur entre, ces demoiselles  
Le dévisagent, puis chuchotent bas entre elles,  
Et l'on voit, dans le vol des rires étouffés,  
Trembler sur leurs cous leurs cheveux ébouriffés.  
– C'est un spectacle auquel les yeux les plus moroses  
S'éclairent, que ce lait mouillant ces museaux roses ;  
Et c'est pourquoi toujours pour déjeuner je vais  
Dans cet endroit, où tous les plats sont bien mauvais.

## CROQUIS

### I

La scène est dans un bal de la barrière. Alphonse  
Entre, coiffé de sa casquette, – qu’il enfonce  
Très peu, pour ne pas nuire à ses accroche-cœurs.  
Les garces, sous le feu de ses regards vainqueurs,  
Tressaillent. Mais il est rejoint par sa maîtresse,  
Qui le contemple avec des yeux pleins de tendresse,  
Heureuse que son homme ait l’air si comme il faut.  
Ils s’attablent. On leur sert un bol de vin chaud.  
Et l’homme liche, et dit à sa largue : « Allons paye,  
Et tu me passeras ensuite la monnaie. »

### II

Insouciant, encor qu’il ait le ventre creux,  
Un vieux pauvre, à travers la foule des heureux  
Promène ses haillons immondes par les rues  
Des quartiers chics. – Passant auprès de lui, les grues  
Se détournent. – Il rôde autour des beaux cafés  
Où boivent les gommeux, ineptement coiffés,  
À la porte des grands hôtels, autour des gares,  
Il ramasse des bouts, mordillés, de cigares,  
Les met dans sa profonde, et, tout en baladant,  
– S’il ne dégotte rien à foutre sous sa dent,  
Pas même un croûton sale et flairé des caniches, –  
Trompe sa faim avec les bons mégots des riches.

## *POUR LA BLANCHISSEUSE*

Blanchisseuse aux robustes hanches,  
Quand avril, sur le ciel léger,  
Fait les nuages voltiger  
En délicates avalanches,

J'imagine les choses blanches  
Qu'après la lessive, au verger,  
Tes petites mains font neiger  
Sur les cordes et sur les branches,

Et que jaloux de copier  
Jusqu'aux détails de ton métier,  
Fille exquise, le ciel te singe;

Et je songe en riant : Parbleu !  
Voici qu'aux bords du pays bleu  
Les anges font sécher leur linge.

## PAUVRESSE PAROISSIALE

Elle est là tout le jour, incrustée au pilier  
Du grand portail, son gueux sous sa noire guenille ;  
Et, repliée en boule ainsi qu'une chenille,  
Elle geint, sur un ton plaintif et régulier,

Son antienne aux dévots qui montent l'escalier.  
Parfois elle interrompt, son œil clos s'escarquille :  
Elle menace un chien du bout de sa béquille ;  
Puis, dolente reprend son refrain familier.

Oh! comme elle déplore à présent la folie  
Qu'elle a faite autrefois, lorsqu'elle était jolie,  
De suivre un laïque. Oh ! si c'était aujourd'hui !

S'il pouvait revenir, le bel âge où, pucelle,  
Bonne de Monseigneur, elle habitait chez lui :  
– Quand tout l'archevêché brûlait d'amour pour elle !

## LE CASQUE

Minuit, l'hiver, en carnaval ;  
Une femme dehors. Il neige :  
Un tourbillon blanc fait cortège  
À la passante... Elle entre au bal ;

Et, frissonnante, elle dépose  
Au vestiaire son manchon  
Avec sa mante à capuchon ;  
Alors on voit son museau rose :

Exquis !... le reste à l'avenant,  
De la perruque à la bottine,  
S'épanouit et se mutine  
En un costume surprenant

Dont le système synthétique  
A pour base un maillot tendu,  
Avec le sens très entendu,  
Des ressources de la plastique ;

Puis des gants, une écharpe, un bout  
De dentelle ; peut-être encore  
Un nœud de ruban qui décore  
Les bons endroits, et puis... c'est tout.

Et c'est bien! Le seul point qui cloche  
Est la coiffure que le vent  
A défaite un peu par devant.  
Pour réparer cette anicroche,

La belle en vain cherche des yeux  
Un miroir dans le vestibule...  
Pas l'ombre d'un. – C'est ridicule !  
Alors, d'un air très anxieux,

Elle parle à la sentinelle  
De planton ; ce municipal  
Toujours pareil à .chaque bal,  
Comme au refrain la ritournelle.

Et l'on voit soudain le guerrier,  
Pour complaire au séduisant masque,  
Sourire, soulever son casque,  
Et sur son torse l'appuyer ;

En sorte que l'espiègle fille,  
En ce miroir improvisé,  
Répare son chef défrisé  
Au nez du héros dont l'œil brille,

– Car on sait le tempérament  
Du soldat français, même corse :  
Un cœur bat sous sa rude écorce. –  
Et tandis que coquettement

Elle inspecte à loisir ses charmes,  
Le cimier de l'autorité  
Frémit – hommage à la beauté –  
Entre les gants de l'homme d'armes.

À TOI, VICOMTE

Joli gommeux, ne rêves-tu  
Pas, les soirs de Cirque, à cet ange  
Qui fait valser – quel art étrange !  
Un gros cheval gaîment vêtu ?

Offre-lui l'hommage impromptu  
De cinq louis, – faut qu'elle mange ! –  
Et, sur-le-champ, cueille en échange  
Les pétales de sa vertu.

Vas-y ! L'affaire est bonne. Cède  
À ton désir : Elle possède,  
– *Fortuna te juvat, audax !* –

Autant que toi, le savoir-vivre,  
Et, panachée opoponax,  
L'odeur de crottin qui t'enivre !

## NOCTURNE

Bon sens d'bon Dieu ! fait-i' un vent !  
J'fais pas quat' pas l'un l'aut'e d'avant.

J'arriv'rai jamai' à Montrouge.  
Qué sal' vent! C'est pas c'que j'ai bu :  
J'ai rien bu ; ça m'est défendu ;  
J'peux boir' qu'avec Alphonse l'Rouge.

Zinguer tout seul, c'est pas mon blo'  
Qui ça ? Joseph el' machinisse,  
Un homme d'théât', un artisse,  
Boir' tout seul ? – Oh ! la la. – Tableau !

Tiens ! Piges-tu la lun' qui s'ballade ?  
Qué qu'a boit donc, c'te bourriqu'-là  
Pour avoir la gueul' blanch' comme ça ?  
Y a pas d'bon sens ; vrai, qué panade !

Si j'y payais un lit' ! – Tableau !...  
Un peu plus longue, un peu moins ca'me,  
On dirait la gueule à ma femme ;  
C'est tout craché... sauf el' bandeau

Qu'a s'coll' chaqu' fois su'l' coin d'la hure  
Après qu'nous nous somm's expliqués.  
C'est pas qu'jaim' y taper dans l'nez ;  
J'haï ça ; c'est cont' ma nature.

Mais pourquoi qu'a m'fait des ch'veux gris ?

Faudrait qu'j'y fout' l'argent d'mes s'maines.  
J'ai beau y coller des châtaî'nes,  
A r'pique au tas tous les sam'dis.

Qu'a pleur', qu'a rigol', c'est tout comme ;  
Sûr ! j'y foutrai pas un radis.  
« T'as qu'à turbiner, comm' j'y dis,  
« J'travail' ben, moi qui suis un homme ! »

« J'trouv' pas d'ouvrag' » qu'all' me répond.  
Et puis tous les ans c'est un gosse ;  
Qué pondeuse ! En v'là d'un négoce,  
C'est épatant ! A pond ! a pond !

J'en ai mon sac, moi, d'mon épouse ;  
Mince d'crampon ; j'y trouv' des ch'veux,  
C'est rien de l'dire. C'que j'me fais vieux !  
Par là-d'sus madame est jalouse !

*Il chante :*

« Je n'ai gardé dans mon malheur  
« Que la moitié d'une hirondelle... »  
En v'là n'encor' d'un' ritournelle :  
Delphin' jalous' ! – Tais-toi, mon cœur !...

Trois heur's qui sonn'nt ! Faut que j'rapplique  
S'rait pas trop tôt qué j'pionce un brin ;  
C'que j'vas m'fout' un coup d'traversin !  
Bonsoir. À d'main la politique.

Où donc que j'suis ? Par où que j'vas ?  
Tableau du coup qu'Joseph s'égaré !...  
V'là l'Pont-Neuf, j'parie un cigare ;  
C'est que l'Pont-Neuf; j'arriverai pas !

Chauffons l'train ! hue la grand'vitesse !...  
.....

Tiens ! quoi donc que j'dégott' dans l'noir,  
Qu'est à g'noux, là-bas su' l'trottoir ?  
Eh ! ben, là-bas, eh ! la gonzesse,

On grimp'pas su' les parapets !  
Attends ! attends ! j'y vas... Cré garce !  
Pigé, j'te tiens ! Dit's donc, c'est farce  
Tout d'même ; en v'là des moulinets !

Vous comprenez la rigolade,  
Vous, la p'tit' mèr' ; vrai, qué potin !  
C'est donc marioll', c'est donc rupin  
De s'plaquer dans la limonade ?

Pourquoi ? Peut-êt' pour un salaud ;  
Pour un prop'à rien, pour un' pant'e ?  
Malheur !... Tiens, vous prenez du vent'e.  
Ah ! bon, chaleur ! J'comprends l'tableau !

On s'a fait arrondir el'globe,  
On a sa p'tit' butte, à c'que j'vois...  
Eh ! ben, ça prouv' qu'on n'est pas d'bois ;  
A m'va; c'te mô'm'-là ; tiens ! j'te gobe.

Faut y donner l'jour, à c'gamin ;  
Maint'nant qu'y est, faut pas l'défaire ;  
J'l'adop' d'abord ; j'y sers de père ;  
Vrai ! j'ladop' jusqu'à d'rnain matin.

Allons, ho ! fais-moi voir ta pomme ;  
Rapplique un peu sous l'bec ed'gaz.  
J'te gob' ; faut profiter de l'occas'.  
Ya pas d'erreur, va ; j'suis un homme,

Un chouett', un zig, un rigolo.  
Fait donc voir ça ; bon ! v'là qu'a pleure...  
Tu f'rais pas tant l'étroite à c't'heure  
Si j'aurais laissé t'fout' dans l'eau.

.....  
Allons ! bon, c'est ma femm' ! – Tableau !

# *INTERMÈDE*

ÂNERIES SENTIMENTALES

Les hommes de ma race ont la puissante épaule  
Et le muscle vainqueur, de longs yeux puérils,  
Où l'éclair s'alanguit en l'épaisseur des cils,  
Et l'orgueil de jouer sur terre un vaillant rôle.

Leur chevelure, ainsi que la feuille du saule,  
Est abondante ; ils ont le dédain des périls,  
Le front haut, et leur lèvre aux sourires subtils  
Arbore le poil roux des guerriers de la Gaule.

Ainsi faits cependant, aventureux et forts,  
Un grand nombre d'entre eux avant l'âge sont morts...  
Ils ont devant la femme une âme de colombe,

Ardente, inconsolable, et faite pour souffrir.  
Des blessures du cœur ils ne peuvent guérir ;  
Et c'est pourquoi l'Amour ouvre souvent leur tombe.

## DÉCLARATION

Avec ton front d'airain, l'inflexible courbure  
Des tes sourcils, tes seins aigus, le tour puissant  
De ta hanche charnue, avec la fleur de sang  
Dont l'orgueil épaissit ta lèvre rouge et dure,

Avec tant de beauté, froide comme une armure,  
Tu dois te révéler, — mon instinct le pressent, —  
Pour l'homme qu'à genoux t'amène frémissant  
L'Amour, comme une sottie et rude créature.

Il n'importe ! Prends moi. Prends, déchire ce cœur  
Affolé de ta chair. Je resterai vainqueur  
Si mon génie au feu du martyr s'allume.

Quand tu m'auras quitté, peut-être, un jour, j'aurai  
Le mot de la Douleur. Alors je l'écrirai,  
— Et j'oublierai quelle oie aura fourni la plume.

## SONNET SUR LE MIRLITON

Belle, vous demandez mon âge.  
Il faut satisfaire à ce vœu,  
Et, quelque dur que soit l'aveu,  
Dire le chiffre avec courage :

*Douze heures.* Mon Dieu, oui. — Parbleu !  
Vous m'auriez donné davantage,  
Vous interrogez mon visage  
Et vous semblez douter un peu.

Songe pourtant que l'instant même  
Où ta bouche m'a dit : « Je t'aime »  
Vit naître mon plus cher amour,

L'amour qui date l'existence.  
C'était hier. En conséquence,  
Je n'ai pas vécu plus d'un jour.

Dire que j'aime cette gueuse !...  
Elle a seize ans, la malheureuse,  
Et deux yeux noirs comme l'enfer,  
Deux yeux de froide charmeresse,  
Où jamais pitié ni tendresse  
N'allumeront le moindre éclair.

Aveugle et stupide nature  
Qui la créa pour ma torture,  
Pourquoi, dans le marbre idéal  
Ayant sculpté sa forme d'ange,  
As-tu pétri d'ignoble fange  
Le cœur de ce monstre fatal ?

Ah ! pourquoi l'ai-je rencontrée ?  
Comment l'ai-je tant adorée ?...  
Elle a détruit tout mon orgueil.  
Elle a jeté sur toutes choses,  
L'Amour, les bois, l'Art et les roses  
Le voile d'un immense deuil.

Voilà près d'un an que la fièvre  
Brûle mon sang, sèche ma lèvre.  
La douleur a tordu mes nerfs ;  
J'ai sangloté, j'ai crié grâce :  
Rien n'a tressailli sur sa face,  
Rien n'a troublé ses yeux pervers.

Que de fois j'ai senti, farouche,  
Pour un mot cruel de sa bouche  
La sueur d'angoisse m'envahir,

Le cœur comme un marteau de forge  
Me sauter jusque dans la gorge...  
Comme je devrais la haïr !

Je l'aime ! Chaque heure à mesure  
Fait plus profonde ma blessure  
Et mon front plus désespéré,  
Et je n'y puis rien et je souffre  
Et je suis tout au fond du gouffre...  
Oh ! cet hiver je la tuerai !

Alors son âme empoisonnée  
S'en ira par la cheminée  
S'éparpiller dans les vapeurs  
Qui flottent sur Paris infâme,  
Puis, dans le corps d'une autre femme  
Un jour torturer d'autres cœurs.

Et moi, fou de l'avoir perdue,  
Près de mon idole étendue,  
Couché pour mourir à mon tour,  
La bouche sur sa bouche pâle,  
J'étoufferai son dernier râle  
Dans un dernier sanglot d'amour !

## *SUR LA FALAISE*

L'air était frais, l'herbe fleurie ;  
J'avais au bras ma jeune amie ;  
Je la conduisais voir la mer.  
Dans le passé parfois amer  
C'est un doux moment de ma vie.

Je la guidais, grave et joyeux,  
Un mouchoir noué sur ses yeux,  
Le rire à sa bouche de fraise,  
Vers le sommet de la falaise.  
L'aurore montait dans les cieux.

Au bord du roc nous arrivâmes.  
À l'horizon rouge de flammes  
Le soleil surgissait ; en bas  
Une barque de pêche, au ras  
Des flots, chantait son chant de rames.

Éparpillés en tourbillons,  
Dans les rayons, les papillons  
Passaient, voltigeantes étoiles.  
Sur l'Océan, l'essaim des voiles  
Traçait d'étincelants sillons.

Nous étions là, seuls sous la nue,  
Tremblants d'une ivresse inconnue ;  
Et soudain, levant le bandeau  
Qui voilait encor le tableau  
Sublime à l'enfant ingénue,

Je lui dis : regarde, voilà  
La mer... Une larme trembla  
Dans ses yeux rêveurs en silence,  
Et tomba dans le gouffre immense.

Il me doit cette perle-là.

## RIMES POUR MON CHIEN

Pauvre toutou, petit chien blanc  
Qui geins et qui cherches sans cesse  
Depuis que ta blonde maîtresse  
Fit notre deuil en s'en allant,

Cesse d'errer l'oreille basse ;  
Assez de regrets superflus.  
Celle qu'on aimait ne vient plus ;  
C'est la loi du monde : tout passe !

Ainsi tes bonds, tes cris joyeux,  
Les longs baisers, les gâtés folles,  
Et la chanson de ses paroles  
Et le mirage de ses yeux,

Sa main souple en tes flancs de soie  
Se jouant amoureusement,  
Tout ce badinage charmant  
Qui de ta chair faisait la joie,

Il n'y faut plus songer... Voilà  
La fin du jour ; le ciel est sombre ;  
À l'heure de rentrer dans l'ombre  
Il faut oublier tout cela !...

Logis muet, porte fermée,  
Étends-toi près du morne feu  
Dans les plis de ce peignoir bleu  
Qui garde son odeur aimée ;

Et dors, mon chien, dors jusqu'au jour !  
Qu'un rêve consolant t'enchanter !  
Oublie, en dormant, la méchante,  
Et qu'avant d'avoir son amour,

Ton sort avait été bien rude ;  
Et que l'on souffre d'autant plus  
Des espoirs, des bonheurs perdus  
Qu'on en avait moins l'habitude,

Qu'un poison naît souvent des fleurs,  
Qu'elle était rose, la jolie !...  
Et si rien n'éteint ta folie,  
Si tu ne peux oublier, meurs !...

Ou plutôt reprends ta nature  
Espiegle ; nargue cet ennui  
Cruel, mais qui n'est aujourd'hui,  
Quelque tourment que l'on endure,

Pour la foule sceptique, rien  
Qu'un travers ridicule en somme,  
Et sois courageux comme un homme  
Puisque je pleure comme un chien.

## ADIEU

Puisque je n'ai pas su charmer ton jeune esprit,  
Puisque j'ai vainement voulu tout une année  
Au fil d'or de tes jours lier ma destinée,  
Puisque pour moi l'Espoir est à jamais proscrit ;

Laisse-moi vieillir seul à cette heure. Dérobe  
À mes yeux pour toujours la splendeur de tes yeux ;  
Efface de mon ciel ces astres merveilleux ;  
Emporte mes regrets dans les plis de ta robe ;

Adieu ! je t'aime, adieu !... Mais tu n'oublieras pas.  
J'ai, pour te rappeler mon âme et mon visage,  
Fontainebleau, Meudon, maint autre paysage,  
Et le vivant Paris où j'ai guidé tes pas.

Tout m'est complice, tout : la chanson des ramures,  
La plainte du pavé, les faubourgs et les bois,  
Et la Mer, la géante aux innombrables voix,  
Qui te garde mon nom dans ses puissants murmures !...

Donc, tu te souviendras. Tu vivras jusqu'au bout  
De ton souffle, écoutant la Terre te redire  
Un chant que le premier, moi, je t'appris à lire...  
Mais ne regrette rien. — C'est ma faute après tout !

J'ai mal compris, vois-tu, le vœu de ta nature  
Ardente et ses élans nerveux, moi qui suis las ;  
Pour te régénérer, je t'ai glacée, hélas !  
Dans une onde d'amour trop profonde et trop pure.

Le verre était trop plein, trop douce la liqueur,  
Et ta lèvre trop rouge et trop inassouvie  
Du festin décevant et brutal de la vie ;  
Et j'ai le tort enfin d'avoir traité ton cœur

Comme toi, l'oisillon que, par un matin rose,  
Nous trouvâmes tombé du nid sur le chemin,  
Qui recueilli, chauffé dans ta petite main,  
Pour tes yeux enfantins de tant de pleurs fut cause,

Et qui, fait pour planer sur les champs d'alentour,  
Au contraire de ceux dont la race se prive,  
Alangui par les soins d'une pitié trop vive,  
Mourut dans ton corsage avant la fin du jour.

## *JEUNES GUEUSES*

Elles vont dans Paris. Ce sont les fleurs étranges  
Du pavé. Fleurs si tôt pâles ! On s'attendrit ;  
On songe ; rien de bon jamais à leur esprit  
Ne fut offert. On pleure. On rêve des échanges

D'âmes. Toute pensée impure, on la proscrit ;  
On veut leur faire éclore au dos des ailes d'anges  
Qui les emporteront bien haut, bien loin des fanges.  
— J'en sauverai bien une ! Erreur : il est écrit

Que leur instinct, bonhomme, est plus fort que ton rêve.  
Celle-là que tu prends dans ta maison, sans trêve  
Entendra le ruisseau d'en bas la rappeler.

Elle y redescendra. Sa destinée est telle,  
Et tu n'obtiendras rien que de voir s'en aller  
Des lambeaux de ton cœur dans la boue avec elle.

## IMPRESSIONNISME

Je vais parfois revoir, tout seul, un petit coin  
Obscur du boulevard Montparnasse, témoin  
De mon premier amour pour une « fleurs-et-plumes »  
Aux cheveux d'or. C'est dans ce lieu que nous nous plûmes.  
Aussi me produit-il un effet singulier :  
Il me semble que mon âme est comme un clavier,  
Et que le doigt furtif du souvenir la frôle.  
Pareil au bruit du vent dans les feuilles d'un saule,  
Il s'en dégage un son lumineusement doux,  
– Une espèce de *la bémol*, qui serait roux.

## LE CHAT BOTTE

Matou charmant des contes bleus,  
Chat, l'unique trésor des gueux,  
    Chat qu'on adore  
En son enfance et que, très vieux,  
Pour son langage merveilleux,  
    On aime encore ;

Chat qui vaut cent fois le cheval  
D'Alexandre, chat sans rival  
    En cabriole,  
Angora plus fort qu'un lion,  
Dont chaque poil, comme un rayon,  
    Chauffe et console ;

Chat invisible et toujours là,  
Qui se rit de la prison la  
    Plus cellulaire,  
Et dont chaque homme, sous son toit,  
Possède, si pauvre qu'il soit,  
    Un exemplaire...

Ah ! qu'il était, mon chat botté,  
Luisant d'amour et de gâité,  
    Quand, chat d'audace,  
Avec des airs exorbitants,  
Il précédait mes beaux vingt ans  
    En criant : Place !

Place au marquis de Carabas ;  
Ohé ! vous tous, là-haut, là-bas,  
Place à mon maître !  
Admirez, peuples étonnés,  
L'homme depuis le bout du nez  
Jusqu'à la guêtre ;

Avouez qu'il réussira ;  
Qu'en force, en grâce et cœtera  
Il outrepassé  
Le droit qu'on a sous le soleil  
D'être un chef d'œuvre sans pareil,  
Et faites place !

Et d'abord proclamez, manants,  
Que les eaux, les bois et les champs,  
Les fleurs nouvelles,  
Le ciel, à dater d'aujourd'hui,  
Sont à lui, les lauriers à lui,  
À lui les belles !

Si vous en doutiez, par malheur,  
Vous seriez, – j'en essuie un pleur  
Lorsque j'y rêve,  
Ma parole de chat botté ! –  
Hachés comme chair à pâté,  
Hachés sans trêve...

Ainsi parlait dans ce temps-là  
Mon chat en habit de gala,  
Mettant flamberge

À tous les vents, frappant d'estoc,  
Le verbe haut, le poil en croc,  
La queue en cierge.

Au temps où ses bottes de cuir  
Neuf lui donnaient, sur l'avenir  
Et sur l'espace,  
Un crédit presque illimité,  
Ainsi parlait mon chat botté...  
Hélas ! tout passe.

Le feu des yeux, l'émail des dents,  
Les nerfs, le poil, au fil des ans,  
Tout passe et casse ;  
Et, nu-pattes, navré, perclus,  
Mon ancien boute-en-train n'a plus  
Que la carcasse.

Adieu jeunesse, jeux et ris,  
L'amour, la guerre, adieu souris,  
Adieu, minette !  
Horizons roses, verts sentiers,  
Châteaux en Espagne, paniers,  
Vendange est faite.

Or le héros du conte bleu  
Garde à présent le coin du feu,  
Morne, asthmatique,  
Transi, flétri, fini, moisi,  
Débotté pour toujours, quasi  
Paralytique ;

Et j'ai grand peur à tout moment  
De voir mourir d'épuisement  
L'ami d'enfance,  
Que, pour moins de solennité,  
J'appelle ici le chat botté,

Mais qu'on nomme aussi : l'Espérance.

## IDYLLE

Décembre 1871

Madame, j'ai revu, triste et seul, l'autre jour,  
Le grand jardin qui fut notre jardin d'amour.

Quel ouragan de haine a soufflé sur les choses !  
Morts le soleil, la foi, l'espoir ; mortes les roses.  
La terre est rouge au pied des tilleuls dépouillés,  
Sous l'herbe grasse encor du sang des fusillés ;  
Et la tourmente avec ses plaintes éternelles  
Déchaînée, apportant du fond des mers cruelles  
Le râle des pontons, fait ce parc plein d'effroi  
Plus morose et plus noir qu'un sépulcre de roi.

Ô cher temps envolé !... Quand, la grille fermée,  
Nous allions tous les deux dans l'ombre parfumée,  
Seuls maîtres des lilas ; le doux silence... Rien  
Que ma voix qui fredonne un menuet ancien,  
Et votre jeune rire égréné sous les arbres...  
Nous allions, épelant sur la blancheur des marbres  
Le nom de quelque reine au profil solennel,  
Ou choisissant parfois un astre dans le ciel,  
Et puis très curieux, ramenant de la nue  
Nos yeux, de retrouver l'étoile devenue  
Perle dans l'eau parmi les duvets d'argent fin  
Que les cygnes secouent sur l'onde du bassin...  
Et puis nous revenions par une allée ombreuse  
Où les branches chantaient dans la brise amoureuse,  
Attendris, très jaseurs, ou, quelquefois, rêvant

Muets sous la tiédeur et les baisers du vent.

« Qui vive ! » nous criait, sentinelle attentive,  
L'homme de garde au seuil. J'allais à lui – « Qui vive ! »  
J'approchais. On voyait s'abaisser le fusil  
Tout chargé d'aubépine et de lilas d'avril ;  
Car, en ce floréal, chacun eut la pensée  
De parer son fusil comme une fiancée.  
Hein ! S'il avait fait feu... – je vous causais des peurs,  
C'était fini de moi, foudroyé par les fleurs...  
Je déclinais mon nom ; la face de misère  
De l'homme s'éclairait d'un sourire ; et, légère  
À mon bras, vous disiez, rieuse à belles dents :  
« Nous sommes en retard ; les oiseaux dorment dans  
Les feuilles, au clair de la lune. »

T'en souviens-tu ? C'était du temps de la Commune.

# *REPRISE DE GUEULE*

## PATERNELLE

Gaston, vous volerez, ce soir, dans votre caisse  
Deux millions. Je sais qu'ils y sont.

Eh ! bien, qu'est-ce

Et pourquoi ce regard ahuri, mon coco ?

Pourquoi rouler des yeux en boules de loto ?

Faut-il attribuer votre stupeur profonde

À ma combinaison, la plus simple du monde ?

Je vous dis de voler ce soir deux millions

Chez Durand, mon ami, votre patron. Voyons,

N'est-ce pas clair et net ? Vous aurez, je l'espère,

À cœur de satisfaire au vœu de votre père.

Ayez l'air moins jobard; reprenez vos esprits ;

Vous me remercieriez quand vous m'aurez compris.

Vous allez entrer dans votre vingtième année :

Entrez-y de façon hardie et raisonnée,

Moderne !

J'aurais pu vous donner un métier

De rêveur : avocat, ingénieur, bottier,

Architecte, docteur, poète, pis encore ;

Mon fils, j'ai mieux compris mon temps, et m'en honore.

Souvent, lorsque petit, rose, gras et vermeil,

Vous dormiez au berceau d'un innocent sommeil,

Je m'inclinais pensif, ainsi que votre mère,

— Ange au ciel à cette heure, ou du moins je l'espère —

Et sur votre avenir échangeant nos avis,

Nous sourions, disant : Il faut que notre fils

Soit très riche, et que, pour acquérir la fortune,

Il ne s'attarde pas sur la route commune

À travailler comme un imbécile.

Voilà

Ce que nous avons dit, Gaston, c'est pour cela  
Que je vous épargnai le torrent d'inepties,  
Le grec et le latin, toutes les poésies  
Dont on bourre les gens pour un résultat nul,  
Et que je vous ai fait travailler le calcul,  
La comptabilité, la banque, la tenue  
Des livres, puis le code ; enfin l'heure est venue  
De récolter le fruit de mes décisions.  
Donc, ce soir, vous prenez lesdits deux millions  
Dans la caisse à Durand, votre patron, et comme  
Je vous l'ai déjà dit, vous m'apportez la somme,  
Et je prends soin de vous la mettre en sûreté.  
Par conséquent, demain vous serez arrêté,  
Puis condamné, mais par compassion d'un père  
Veuf, et Monsieur Lachaud vous défendant, j'espère  
Qu'on vous infligera cinq ans, tout au plus dix.  
Et j'en souhaite dix pour vous, je vous le dis.  
À votre âge, on est d'un entraînement facile,  
Et, contre les excès, pas de plus sûr asile  
Que la prison. Les gueux qui s'en font un tableau  
Lugubre, très souvent vont se jeter à l'eau  
Fatigués de misère et pâles de débauche ;  
Et c'est la faute d'un préjugé vieux et gauche  
Qu'un père affectueux épargne à son enfant  
Dans une époque où seul le riche est triomphant.  
Ainsi qu'elle défend des pièges de la fille  
Et de la politique, un garçon de famille,  
Il est, incidemment, certain que la prison,  
Tutélaire en cela bien plus que la maison  
Paternelle, affranchit de l'état militaire.

En un mot, c'est pour vous une excellente affaire.  
Puis, quand vous sortirez, je vous rendrai l'argent  
Qu'aura multiplié l'effort intelligent  
De l'agiot ; j'aurai, je crois, triplé la somme.  
Avec six millions, on est un honnête homme  
Quand même, et vous pourrez circuler le front haut,  
Ayant payé l'impôt des lois. Si quelque sot  
Vous accuse d'avoir tressé de la lisière,  
On n'y verra qu'envie et propos de misère.  
Vos égaux seront là pour répondre : Chansons !  
Les beaux souliers vernis annulent les chaussons.  
Ainsi faites le coup, mon cher, cueillez les sommes  
Susdites. Soyez sûr qu'en ce temps où nous sommes  
Fortune vaut honneur et quelque chose avec.  
L'argent rive les clous, fascine, clôt le bec.  
Toute joie est offerte au riche sur un geste ;  
Et les gens vertueux se partagent le reste.  
Allons ! faites le coup, mon cher enfant, je veux,  
N'ayant à vous léguer plus tard que mes cheveux,  
Vous avoir cependant assuré l'opulence  
Par un moyen très simple, à rapide échéance,  
Énergique, infaillible, imprévu, sans détours,  
Sauvegarde à jamais du pain de vos vieux jours,  
Et qui, pour être moins accepté dans l'usage,  
Est cependant aussi moral qu'un héritage.

## LE MOULIN DE LA GALETTE

Tel, au printemps, un vieux miché  
Parade en galante toilette,  
Tel, en haut des Buttes perché,  
Rit le Moulin de la Galette.

De fanfreluches de haut goût  
Pavoisant son aile inutile  
Au genre de graines qu'il moude,  
Il domine l'énorme Ville ;

Et par mille sentiers rians  
Regarde, en ribambelles folles,  
Accourir ses jeunes clients  
De Montmartre et de Batignolles.

C'est le rendez-vous des volants  
En tulle rose, des casquettes  
À six étages, des bas blancs,  
L'assaut des guenilles coquettes.

Un orchestre d'estropiés  
Donne le branle à cette foule :  
On saute, on s'écrase les pieds,  
On chahute, on hurle, on se soûle ;

On se pince le gras des reins ;  
Les rondes, tournoyant fougueuses,  
À perdre haleine vont leurs trains...  
C'est le beau temps des jeunes gueuses !

Après la danse, on trouve, autour  
Du bal, un choix d'escarpolettes  
Pour sécher la sueur d'amour ;  
On engloutit force galettes...

Et quand un père désolé  
Vous allonge une énorme gifle  
Au retour, on a rigolé  
C'est le principal, – et l'on siffle.

Ainsi jadis ont cavale  
Le tas défunt des Rigolboches  
Au bras vainqueur de Bec-Salé  
Faisant leurs premières brioches.

De même qu'elles ont été  
Là haut, vas-y, graine de garce,  
Et tant que reluira l'été,  
Pirouette, de farce en farce,

Au moulin qui toujours debout  
Précipite, de chute en chute,  
Autant de filles dans l'égout  
Qu'il en vient danser sur sa butte.

Mais, les nuits d'hiver, quand le vent,  
Déchaîné sur son vieux squelette  
Inerte au fond du ciel mouvant,  
Secouera son aile muette,

Ose écouter quelques moments,  
Et tu deviendras toute pâle !...  
Un bruit lugubre d'ossements  
Cliquette emporté dans un râle.

Il semble que Paris en rut,  
Après les avoir polluées,  
Rejette au lieu de leur début  
Les ombres des prostituées,

Et qu'on entende, reins cassés,  
Chahuter, parmi la tempête,  
Un bastringue de trépassés  
Dans le Moulin de la Galette.

## LA LEVRETTE ET LE GAMIN

(HISTOIRE PARISIENNE)

Écoutez l'histoir' du gamin,  
Du gamin et de la levrette !  
L'un demeurait à la Villette ;  
L'autre habitait faubourg Germain !

C'était une levrette exquise ;  
Je n'sais plus comment ell' s'app'lait ;  
Mais c'était la chienn' d'un' marquise,  
Qui de la levrette raffolait.  
C'te p'tit' bête était adorée,  
Tell'ment qu'aux Tuil'ri's, chaque jour,  
On l'envoyait faire un p'tit tour  
Avec un larbin en livrée !

Quant au gamin, c'était l'gavroche  
Qui parcourt Paris en tous sens,  
Et qui, sans peur et sans reproche  
Flân', rigole et blagu' les passants ;  
Or, un jour qu'aux Tuil'ri's (mazette !  
Ça se cors' comm' du Montépin !)  
Il était planté d'avant l'bassin,  
Précisément pass' la levrette...

Contre le goss' levant la patte,  
La levrett', – cett' chienn' de salon, –  
Avec un' morgu' d'aristocrate  
Lui compiss' tout son pantalon.

Le gamin sent l'pipi qui l'mouille.  
I s'retourne, i fait du potin...  
Mais de la levrett' le larbin  
Le trait' de p'tit' gouape et d' fripouille !

L'gamin, jurant de s'venger, file  
La bête et l'aquais sans êt'vu...  
Jusqu'à leur noble domicile  
Il les suit d'loin, à leur insu...  
Su' l'pas d'la porte, au bout d'une heure,  
La p'tit' levrett' vient prendre l'air...  
L'gamin l'empoign', prompt comm' l'éclair,  
Et l'entraîn' loin de sa demeure !

Il lui fit faire, à la Vilette,  
Connaissanc' d'un caniche affreux...  
La levrette agit en levrette !  
Ell' prit l'canich' pour amoureux.  
Deux jours plus tard, dans la soirée,  
Lâchée enfin par le gamin,  
Ell' reparut faubourg Germain...  
Mais elle était déshonorée !

Peu d'temps après, ell' mit au monde,  
Non sans quelques douleurs de reins,  
Six cabots d'un' laideur immonde,  
Bâtards, p't-êt' même adultérins !...  
Mais l'plus bath de l'historiette  
C'est qu'la marquis', tout récemment,  
A pris son cocher pour amant,  
Histoïr' d'imiter la levrette !

Et voilà l'histoir' du gamin,  
Du gamin et de la levrette !  
Quel triomphe pour la Villette !  
Quel deuil pour le faubourg Germain !

# L'ANDERLIQUE DE LANDERNEAU

ou

## LE PRÉJUGÉ TRIOMPHANT

(LÉGENDE BRETONNE)

À Landerneau, en Bretagne,  
Il était un vidangeur  
Qui n'avait pas de compagne  
Et cherchait une âme sœur.  
I' n'ramassait la matière  
Qu' chez les ducs et les marquis  
À caus' que sa bonbonnière  
Possédait un chic exquis...

C'était un' tonn' pas mouchique,  
C'était un girond tonneau,  
L'anderlique, l'anderlique,  
L'anderliqu' de Landerneau !

Vidangeant dans un' famille  
Qui comptait des mass's d'aïeux,  
Il aperçut la jeun'fille  
Qu'allait justement aux lieux.  
À l'instant, il s'éprit d'elle ;  
Il revint ; il lui parla...  
Le fifi plut à la belle ;  
Un même feu les brûla !

Chaqu' soir – c'était idyllique –  
Passait devant le château,  
L'anderlique, l'anderlique,  
L'anderliqu' de Landerneau !

Un beau matin, dès l'aurore,  
Le vidangeur tout tremblant  
Au pèr' qui dormait encore  
Alla d'mander son enfant...  
Mais, plein d'préjugés étrange',  
Le pèr' dit : « Loin d'moi ! bien loin !  
Mett' ma fill' dans la vidange ?  
J'n'en éprouv' null'ment l'besoin !

Je n'veux pas – et je m'en pique –  
Orner d'mon blason si beau  
L'anderlique, l'anderlique,  
L'anderliqu' de Landerneau ! »

L'vidangeur, la mort dans l'âme,  
Sentit qu'par les préjugés  
De ce pèr' vraiment infâme,  
Ses jours d'vaient être abrégés...  
Il ouvrit sa bonbonnière  
Où l'espace paraissait noir,  
Et, la tête la première,  
S'y jeta de désespoir...

Destiné mélancolique,  
Cet amant eut pour tombeau  
L'anderlique, l'anderlique,

L'anderliqu' de Landerneau !

Mais l'amant défunt se venge...  
Car dans l'manoir depuis lors,  
Chaque nuit, des sons étrange'  
Roulent dans les corridors...  
On reste pâ!, sans haleine,  
En entendant tout à coup  
Comm' le bruit d'un' voitur' pleine  
Qui se vid'rait par un bout !

On entend, chos' fantastique !  
Dans les couloirs du château,  
L'anderlique, l'anderlique,  
L'anderliqu' de Landerneau !

## RÉCIT ÉPIQUE

(À L'INSTAR DE FRANÇOIS COPPÉE)

Jules, fils de Michel, est vidangeur.

Son père

Fut ce grand bernatier qui, trente ans (j'obtempère  
À la simplicité lorsque je dis trente ans,  
Car la grandeur de l'œuvre implique un plus long temps),  
Vidangea tout, – palais, maison bourgeoise, bouge,  
– Dans le pays qui va de Montmartre à Montrouge.  
Passé maître en son art, quoiqu'il fût compagnon  
Seulement, il fut sobre, et dînait d'un oignon.  
À la Villette on garde encore sa mémoire ;  
Quand on parle de lui, le parfum de sa gloire  
Embaume les discours de ceux qui l'ont connu.  
Ce rude travailleur eut un cœur ingénu ;  
Quelle âme échappe .aux doux sortilèges des roses,  
Aux poèmes que Dieu met dans toutes les proses,  
À l'aube, à la chanson éternelle de mai ?  
Il aima follement, et, se croyant aimé,  
Le pauvre homme donna son nom à sa maîtresse.  
Mais l'âme de la femme est une âme traîtresse,  
À qui la fraude est chère et le mensonge doux ;  
Et quand elle reçoit les baisers de l'époux,  
Elle ne comprend rien à l'ardeur qui l'inspire.  
Bref, Michel fut cocu, merde ! il faut bien le dire,  
Du moins il eut un fils, Jules, auquel, songeur,  
Il inculqua l'austère état de vidangeur.  
Cet enfant ne fut pas de ceux qu'un père gâte,  
Et, tout petit encor, mit la main à la pâte.

Mais quel orgueil emplit le cœur du bernatier  
Quand il vit que l'enfant mordait vite au métier.

Le temps passa. Michel sentit sa fin prochaine,  
Il appela son fils et lui fit jurer haine  
Et mépris pour le sexe exécration et charmant ;  
Puis mourut.

Jules fut fidèle à son serment.  
Il vécut seul, fuyant la femme ingrate et fausse.  
Déjà vieux, il penchait son âme vers la fosse,  
Et semblait un taureau fatigué de labour.

Un soir, il vidangeait dans le Noble Faubourg.

Faubourg, – soit. Pourquoi : noble, – alors que cette terre  
Respire uniquement l'inceste et l'adultère,  
Et que le crime étend sur elle son linceul  
Funèbre?

Cependant Jules vidangeait, seul.  
La fraîcheur de la nuit venait baiser ses tempes.  
Son œil allait des toits où scintillaient les lampes  
Que les vierges du peuple, au cœur humble et vaillant,  
Allument chaque soir devant elles, – veillant  
Pour gagner leur trousseau de noces et leurs voiles –  
À la fosse, où dansait le reflet des étoiles.  
À fleur du gouffre obscur et liquide à demi,  
Soudain il aperçut un enfant endormi.  
Pur sommeil ! C'est ainsi qu'en son berceau, Moïse,  
– Qui, malgré Pharaon, vers la terre promise,  
Devait un jour guider les pas du peuple hébreu, –

Exposé sur le Nil, dormait sous le ciel bleu.  
L'abandonné voguait sur la fosse profonde.

Jules flaira sur l'heure un forfait du grand monde :  
Quelque orgueilleuse dame, à l'antique blason,  
Avait là, dans les lieux de sa propre maison,  
Jeté ce misérable enfant !...

Qu'allait en faire

Jules ? Il l'aurait pu porter au commissaire.  
Mais, rempli de dédain pour la société,  
Il leva ses regards vers l'azur, moucheté  
De l'or éblouissant des étoiles sans nombre,  
Et cria dans le vent, dans la fosse et dans l'ombre :  
– Ô mon père ! j'étais solitaire ici-bas :  
Aucun but ne s'offrait au hasard de mes pas ;  
Je n'avais point d'amour et j'ignorais la joie ;  
Mais, grâce à l'orphelin que le destin m'envoie,  
Je sens enfin, le cœur frissonnant de plaisir,  
Une paternité sublime m'envahir !  
Alors, tranquille ainsi qu'un marin sur son lougre,  
Il adopta l'enfant et en fit un bon bougre.

# *FINALE PANACHÉ*

## *HOROSCOPE*

Malgré les larmes de ta mère,  
Ardent jeune homme, tu le veux,  
Ton cœur est neuf, ton bras nerveux,  
Viens lutter contre la chimère !

Use ta vie, use tes vœux  
Dans l'enthousiasme éphémère,  
Bois jusqu'au fond la coupe amère,  
Regarde blanchir tes cheveux.

Isolé, combats, souffre, pense ;  
Le sort te garde en récompense  
Le dédain du sot triomphant,

La barbe auguste des apôtres,  
Un cœur pur, et des yeux d'enfant  
Pour sourire aux enfants des autres.

## PHILOSOPHIE

Je suis un pauvre bougre et je m'en contrefiche.  
Ça doit être souvent emmiellant d'être riche.  
D'abord, dès la jeunesse, ayant toujours été  
Un douillard, être pris par la satiété,  
Et, comme on peut avoir tout ce que l'on désire,  
S'apercevoir qu'en soi le désir même expire,  
Et que, dans votre cœur lassé, blasé de tout,  
Il ne vous reste rien qu'un immense dégoût ;  
– En un mot se sentir vieux à vingt ans, à trente  
Caduc, et n'adorer qu'une chose : la Rente ;  
– N'avoir d'autre souci, tant on est cousu d'or,  
Que d'acheter pour vendre et racheter encor ; –  
– Ne connaître jamais la circonstance heureuse  
De la dèche battue avec une amoureuse  
Qui montre, en éclatant d'un beau rire argentin,  
Sous sa robe de laine une peau de satin,  
Qui ne vous compte pas les baisers, et grignote  
Du pain dur, sans que ça lui casse une quenotte ;  
Mais être condamné, jeune aussi bien que vieux,  
Au rôle peu flatteur de miché sérieux,  
Et quand, vous jurant une éternelle tendresse,  
Une belle petite avec art vous caresse,  
Toujours songer, pour peu qu'on soit intelligent :  
« Je suis gobé, mais c'est, hélas ! pour mon argent,  
Non pour moi-même ; » puis, douter des mains qu'on serre,  
À tous les compliments se dire : « Est-ce sincère ? »  
Et, lorsque quelqu'un vous attribue un bon mot,  
Penser : « Si j'étais pauvre on me trouverait sot ; »  
– N'avoir que des flatteurs et que des pique-assiettes

Ayant chez vous, comme au restaurant, leurs serviettes,  
Et qui, venus afin de faire un bon repas,  
Vous encensent tout haut et vous bêchent tout bas ;  
– Et, comme vous n’avez jamais eu de maîtresse  
Véritable, si votre humeur un jour vous presse  
De prendre femme, au lieu de pouvoir en choisir  
Une qui soit vraiment suivant votre désir,  
Une que vous trouviez douce, aimable et gironde,  
Pour ne pas être mis à l’index par le monde  
Marier vos écus avec d’autres écus,  
Et, forcément, grossir le nombre des cocus,  
Ou faire tout au moins un très mauvais ménage ;  
S’il vous vient des enfants, les voir, dès leur jeune âge,  
Comme s’ils avaient un stigmaté originel,  
Et se livrer à la paresse, à la débauche,  
Se corrompre en contact du quibus paternel,  
Sachant bien que quand vous passerez l’arme à gauche,  
Ils trouveront de quoi rigoler amplement ;  
Vieillir ainsi, dans un atroce écœurement,  
Plein de mépris pour les hommes ; enfin, quand l’heure  
Vient, quand vous comprenez que, malgré votre beurre,  
Faut vous en aller dans la boîte aux dominos  
Pioncer *ad æternum* comme les camaros,  
Se dire amèrement que les larmes versées  
Autour de vous sont des larmes intéressées,  
Et que vos héritiers qui sanglotent si fort,  
Sollicitent le ciel de hâter votre mort,  
– Toutes ces choses sont peu farces.

Je préfère

De beaucoup n’être qu’un pauvre homme et, sans me faire  
De bile, turbiner et vivre au jour le jour,

Mais ne pas ignorer l'amitié ni l'amour ;  
Boire de temps en temps avec un camarade ;  
Dans les bois de Clamart faire une promenade  
Avec une pierreuse à qui ça fait plaisir ;  
Et, si jamais je prends une femme, en choisir  
Une qui sur le dos porte sa garde-robe  
Tout entière, mais qui me gobe et que je gobe ;  
Et, si j'entends chigner pendant ma crevaïson,  
Être certain que c'est des larmes pour de bon.

Bref, je ne porte guère aux gens riches envie ;  
Et les pauvres, gagnant péniblement leur vie,  
Avec les plus braïseux ne voudraient pas changer,  
S'ils étaient seulement sûrs de toujours manger.

## BALLADE DU NEZ DU PAUVRE

Marmiteux, honteux d'être né,  
Rongé d'ennuis et de vermine,  
Au hasard le gueux suit son nez.  
Malgré soucis, pluie et famine,  
Ce nez, à l'œil qui l'examine,  
Brille d'un ardent coloris,  
Car la traître brise enlumine  
Le nez du pauvre de Paris.

Nez scandaleux, nez consterné,  
Pour la foule qui l'incrimine,  
Il a l'air d'un nez aviné  
Que l'amour du litre domine.  
On le condamne sur sa mine,  
Et la douleur d'être incompris  
Rougit encor, de sa carmine,  
Le nez du pauvre de Paris.

Tel, appendice enguignonné.  
Qu'un coryza lugubre mine,  
Sous les coups du sort acharné  
Qui lui crie : Hue ! et l'extermine,  
Le long des murs ce nez chemine,  
Plus douloureux qu'un panaris.  
Un glaçon, l'hiver, le termine,  
Le nez du pauvre de Paris.

## ENVOI

Pauvres bougres qu'on abomine,  
La mort vous creuse des abris ;  
La mort rendra blanc comme hermine  
Le nez du pauvre de Paris.

## PAYSAGES PARISIENS

### I

#### LA NEIGE

La neige a tapissé Paris. – Ça m'a botté.  
D'abord la neige, à voir, c'est de toute beauté.  
Le matin, Paris semble un immense fromage  
À la crème. C'est un coup d'œil girond. Dommage  
Que, sur cette blancheur sans tache, les passants  
Innombrables et qui s'en vont dans tous les sens,  
De chacun de leurs pas laissent en noir la trace.  
La neige est agréable à marcher. L'eau vous glace ;  
Mais pas la neige et quand le froid pince trop sec,  
On peut se réchauffer les patoches avec.  
La neige enfin sera toujours par moi chérie,  
Car elle me procure un brin de rêverie,  
Et fait défiler, comme en songe, sous mes yeux,  
Des tas de souvenirs, pénibles ou joyeux.

Je me souviens d'abord du temps où j'étais gosse.  
Quand il avait neigé dans la nuit, quelle noce !  
Ah ! les moutards... Comme on rigolait en sortant  
De l'école ! Fallait voir : c'était épatant.  
On se livrait, malgré les sermons inutiles,  
Une bataille avec de neigeux projectiles ;  
Et quels rires, quand, par mégarde, et quelquefois  
Par malice, on tapait sur le pif d'un bourgeois !...  
Et puis, je vois passer devant moi la figure  
De ma fraline Berthe, une enfant blonde et pure,

Si blanche que son corps semblait être pétri  
Dans de la neige... Un gueux, un salaud, un pourri,  
– Étudiant douillard ou vil gommeux, n'importe ! –  
La séduisit et nous l'enleva. – Berthe est morte  
Pour moi, grâce au contact du riche malfaisant ;  
Et son âme candide est salie à présent.  
Neige que des souliers boueux ont piétinée ! –  
Filles pauvres, ainsi c'est votre destinée  
De servir d'instruments à d'immondes plaisirs.

.....  
Je trouve dans la neige encor maints souvenirs :  
Noces, enterrements, gaîtés, douleurs...

La neige

Enfin me fait penser-aux jours tristes du siège ;  
Et je donne une larme à mes vieux camaros,  
À tous les braves gens qui laissèrent leurs os  
Sous Paris, pour la France et pour la République.  
Ils allaient troupe allègre, et pourtant famélique ;  
Ils marchaient le front haut, gaîment, l'air martial ;  
Ils tressaillaient de joie à l'appel du brutal ;  
L'amour de la patrie emplissait leur pensée :  
Ils dorment maintenant sous la terre glacée.

## II

### LE COUCHANT

Paris a des couchers de soleil bien à lui.  
Ceux qui vivent ployés sous un pesant ennui,  
Souvent, pour oublier un instant leurs misères,  
Vont sur le pont des Arts ou le pont des Saints-Pères

S'accouder ; et leurs yeux se tournent du côté  
De Neuilly ; cependant qu'au fond de la cité  
La brume du soir grimpe aux tours de Notre-Dame.  
Ils voient à l'horizon se dérouler la gamme  
Radieuse des tons rouges...

Mais le Soleil,  
Globe de pourpre dans cet Océan vermeil,  
Leur semble être le cœur de la triste Nature,  
Qui, tout à coup, reçoit la grande flèche obscure  
Du Sort, palpite encore une ou deux fois et sent  
De sa blessure, à gros bouillons, couler du sang !

## CROQUIS

Cette mendiante farouche,  
Adossée à l'angle d'un mur,  
Contemple un morceau de pain dur  
Avant de le mettre à sa bouche.

Pour elle, pauvre, ou pour un chien  
Cette croûte, aumône bourrue  
Du hasard, gisait dans la rue ;  
Cette croûte vaut mieux que rien.

D'ailleurs Midi flambe et l'inonde. –  
– Car Midi luit pour tout le monde. –  
Il étale un rayon vermeil

Sur ce pain; et la vagabonde,  
Dans un flot de lumière blonde,  
A l'air de manger du soleil !

## L'AUMÔNE

On se croirait encore aux sombres jours du siège :  
Même hiver âpre et sourd, même ciel affligeant.  
L'espace enseveli dans un linceul d'argent,  
Fait songer aux lointains glacés de la Norvège.

Sur le noir boulevard tout encombré de neige,  
Pas une âme, excepté ce vieillard indigent  
Que la fatigue assied par terre, et le sergent  
De ville qui, de loin, surveille son manège.

En cercle, autour du vieux, sous les arbres chétifs,  
Un vol de moineaux-francs pousse des cris plaintifs.  
L'homme émiette une croûte avare, bise et dure,

Et tendrement, barbu comme un Père Éternel,  
Il accomplit l'ouvrage oublié par le ciel :  
« Aux petits des oiseaux il donne la pâture. »

## DIMANCHE DE PAUVRES

Avec son bourgeron des jours de fête, l'homme  
S'en va d'un pas allègre, et sa femme, économe,  
Heureuse, fredonnant à mi-voix un refrain,  
Marche appuyée au bras qui lui gagne son pain.  
Un bambin blond, perché sur l'épaule du père,  
Raconte de là-haut, avec un grand mystère,  
Une histoire à l'aîné, rieur, quoiqu'un peu las,  
Qui, d'une main traînant un rameau de lilas,  
Est accroché de l'autre aux jupes de sa mère.

À ces gueux, pour un jour, la vie est moins amère ;  
Les enfants ont couru le long des verts sillons ;  
Le plus petit connaît enfin les papillons ;  
L'épouse, comme au temps de sa coquetterie,  
A voulu consulter les fleurs de la prairie ;  
– Même un bourgeois constate avec sévérité,  
En observant de loin le pauvre détesté,  
Dont le plâtre en poussière ou le feu de la forge,  
Durant l'âpre semaine a desséché la gorge,  
Qu'un peu de l'humble vin cher aux laborieux  
Lui chante dans le cœur et sourit dans ses yeux.

Certe, un pareil délit confond l'intelligence !  
Eh ! bien, moi, je me sens tout rempli d'indulgence,  
Je le contemple avec des regards attendris,  
Le visage vaillant de mon frère un peu gris,  
Qui, demain avant l'aube, ayant repris sa chaîne,  
Paiera son vin d'un jour de six longs jours de peine ;  
Je songe à sa vieillesse, à son avenir noir,

Pendant que, s'effaçant dans les vapeurs du soir,  
Le groupe disparaît, la robe à fleurs, la blouse,  
Les petits tabliers ; et que la nuit jalouse  
Met un terme au plaisir furtif des malheureux,  
Les remporte dans l'ombre ; – et qu'au loin, derrière eux  
Se couche lentement le soleil des dimanches,  
À l'autre bout du ciel, entre les maisons blanches.

## DÉMÉNAGEMENT

C'est le terme. Au pavé, les gueux. Bon débarras !...

Empile vivement dans la charrette à bras  
Ton poussier disloqué, tes deux chaises de paille,  
Tes poêlons, tes outils, tes guenilles, canaille,  
Et file ! fous le camp tout droit, sans savoir où.  
Cherche si le hasard te garde encore un trou  
Suffisamment hideux pour servir de tanière  
Aux tiens, en attendant le trou du cimetière.

L'homme est dans les brancards. L'ainé, le moins chétif  
Des petits, va derrière : il surveille attentif  
L'équilibre branlant des haillons de famille.  
Et, quelques pas plus loin, un gosse qui sautille  
À côté de la mère, admire gravement  
Le trésor qu'elle porte avec recueillement  
Sous un globe, idiote et touchante relique :  
– Sa couronne de fleurs d'oranger symbolique.

## LES MAÇONS

Devant une maison, au quatrième étage,  
Un maçon est monté sur un échafaudage,  
Insouciant, tranquille et sifflant un refrain.  
L'homme travaille avec sa truelle à la main ;  
Son auge est à côté de lui, pleine de plâtre.

Être entre ciel et terre ainsi, — c'est peu folâtre.  
Enfin, c'est le métier, n'est-ce pas ? qui veut ça.

Pour voir si son ouvrage est avancé déjà,  
Voici que tout à coup l'ouvrier se recule.  
Il pose à faux le pied; une planche bascule,  
L'homme voit devant lui comme un rideau de feu,  
Et tombe dans le vide, en criant « nom de Dieu ! »

Le corps sur les pavés s'abat comme une masse ;  
Et l'on voit, hors de la tête qui se fracasse  
Dans l'effroyable choc, la cervelle jaillir.  
Quelques muscles pourtant font encor tressaillir  
Cette chair, qui n'est pas tout à fait un cadavre.

La foule, que ce drame affreux consterne et navre,  
Se rassemble ; on relève, hélas ! tant bien que mal,  
Le mourant qu'à pas lents on porte à l'hôpital.  
Pendant tout le trajet, péniblement s'exhale  
De la poitrine ouverte et défoncée un râle :  
Et, quand dans l'hôpital on va pour pénétrer,  
On s'aperçoit que l'homme enfin vient d'expirer.  
Il ne reste plus qu'à rapporter à sa femme

Son corps, d'os et de chairs broyés rouge amalgame.

Quelques heures plus tard, un second ouvrier,  
Sur le même échafaud en train de travailler,  
A repris la besogne interrompue. Il songe  
Au sort du camarade et parfois son œil plonge  
Dans l'abîme et regarde à quelle place, en bas,  
L'autre est tombé.

Prudent, il prend garde à ses pas,  
D'abord ; et puis le temps fuit sans mésaventure,  
Et petit à petit le maçon se rassure,  
Se sent plus brave... Il vient de laisser échapper  
De sa main un outil : il veut le rattraper,  
Il fait un mouvement brusque... et perd l'équilibre.

Un cri, – cri surhumain, – dans l'air déchiré vibre,  
Et l'homme sur le sol est lancé lourdement.

La foule, autour de lui, forme un rassemblement :  
Comme l'autre on le porte à l'hôpital, et comme  
L'autre, pendant que l'on chemine, le pauvre homme  
Agonise.

On arrive ; on le met sur un lit,  
Respirant encor. – Mais tout son corps se raidit  
Aussitôt. L'ouvrier pousse un hoquet suprême,  
Puis expire.

Ainsi, deux victimes dans la même  
Journée. Et cependant, demain, d'autres maçons  
Devant cette maison, devant d'autres maisons,

Grimperont d'un pied leste et d'un cœur intrépide,  
Sur leur échafaudage, et, séparés du vide  
Par de minces planchers, mal fixés et peu sûrs,  
Exposeront leur vie aussi, héros obscurs !  
Ô rudes et vaillants garçons, je ne puis dire  
Combien vous m'étonnez, combien je vous admire,  
Vous qui donnez à tout le monde, incessamment,  
Le spectacle d'un calme et simple dévouement ;  
Vous à qui le péril semble chose vulgaire,  
Et qui, récompensés par un mince salaire,  
Bravez d'horribles morts, d'ignobles crevaisons,  
Pauvres gens ! pour bâtir aux riches des maisons.

## L'ÂNE

Un pauvre homme vivait avec un âne. L'homme  
Était un vieux tout blanc, et la bête de somme  
Ployait sous le fardeau des ans son dos pelé.

Ils parcouraient tous deux Paris, couple essoufflé,  
Et l'on voyait passer leur maigre silhouette ;  
Le vieil âne traînait une pleine charrette  
De copeaux – qu'on vendait au monde, ça et là –  
Et le vieillard trottait auprès, cahin-caha.

Jamais le vieux n'avait frappé son âne, et même  
Il le traitait avec une douceur extrême ;  
Et l'âne n'avait pas cet air navrant à voir  
Que les ânes battus ont coutume d'avoir.

Je les vis un matin, boulevard Montparnasse,  
Et je fus attendri de leur allure lasse.  
C'était un clair matin automnal. – Il ventait  
Fort, et l'âne, tout en trottinant, tremblotait.  
Je regardais ces deux êtres avec tendresse.  
J'aime le prolétaire humble, – que la détresse,  
L'âge et le turbin ont usé, cassé, transi. –  
Et l'âne, – l'âne étant un prolétaire aussi.

Or, des étudiants qui montaient vers Montrouge  
Passèrent. Ils avaient nocé dans quelque bouge  
Toute la nuit : cela se voyait aisément  
À leurs chants avinés, à leur débraillement,  
À leurs teints blêmes.

Ces jeunes gens en goguette  
Aperçurent le vieux, et l'âne et la charrette,  
Et leur coururent sus en poussant de grands cris.  
L'âne s'arrêta court. – Le bon vieillard, surpris,  
Ne dit mot, attendant l'événement ; et, comme  
L'instinct rend l'animal plus clairvoyant que l'homme,  
L'âne abaissa ses deux oreilles sur son cou :  
Il sentait le danger...

En effet, tout à coup,  
Ces jeunes gens, rendus mauvais par la biture,  
S'allèrent accrocher derrière la voiture,  
Qui bascula. Le pauvre âne au-dessus du sol  
Fut entre les brancards enlevé. Son licol  
L'étranglait... Et bientôt son souffle devint râle ;  
Vainement le vieillard suppliait, tremblant, pâle,  
Affolé... Les loustics continuaient.

#### De loin

J'avais vu se passer ces choses, et, témoin  
Indigné, je hâtais le pas pour aller dire  
À ces étudiants à quel point ce martyr  
D'une innocente bête était lâche et honteux,  
Lorsque des ouvriers arrivèrent sur eux.  
Les braves gens semblaient être un brin en riote ;  
Mais l'ouvrier est bon même quand il rigole.  
Ceux-ci, donc, avaient tout vu de chez un troquet.  
Ils empoignèrent les jeunes gens au collet ;  
Ils cognèrent les plus récalcitrants ; et, zeste !  
La bande cavala sans demander son reste.

Le vieux aux ouvriers fit un remerciement ;  
Puis, lorsque son âne eut soufflé tranquillement,  
L'homme et la bête, avec leur allure poussive,  
Reprirent leur chemin.

Ainsi, peuple ! il arrive  
Que tes fils ignorants corrigent quelquefois  
Les fils bien éduqués et cossus des bourgeois.

## À LA BOURBE

Tout récemment, j'étais à la Bourbe, allé voir  
Une fille, de qui chez un mastroc, un soir,  
J'avais fait connaissance ; et je la vis, son gosse  
Entre les bras.

                    Du temps qu'elle faisait la noce,  
Jamais on n'aurait pu rencontrer, – c'est certain –  
Paillasse plus cynique et plus rude catin...  
Chose étrange : depuis qu'elle était accouchée,  
On eût dit que son âme avait été touchée  
D'un rayon, tant son front semblait illuminé,  
Pendant qu'elle jouait avec le nouveau-né.  
Elle riait (oh ! les doux enfants éphémères  
Rendent pour un instant de la pudeur aux mères !)  
Chastement, et quelqu'un, qui passait, ayant dit  
Une parole un peu grossière, – elle rougit.

## LE CONVOI

Pas un rayon là-haut. Ciel muet, fauve et morne.  
Un brouillard lourd emplit les horizons qu'il borne.  
En bas, la neige ; et sur le chemin effacé,  
Un corbillard de pauvre.

Au loin, dans l'air glacé,  
Aussi profondément que le regard pénètre  
La brume, on aperçoit la plaine de Bicêtre.  
Or le *Champ de Navets* est par là.

Croque-morts,  
Cocher, même la rosse endurcie à son mors,  
Tous les noirs travailleurs de la sombre corvée,  
Semblent impatients de la voir achevée ;  
Et tous se hâtent. Seule, une vieille qui suit  
La voiture s'attarde ; on dirait qu'il fait nuit  
Pour elle. Elle est courbée et trébuche ; elle a peine  
À diriger ses pas. Un haillon brun de laine  
Entortille sa maigre épaule, et sur son nez  
Retombe, retenu dans ses vieux doigts fanés.  
C'est la veuve : c'est tout ce qui reste en ce monde,  
Hélas ! d'une nichée en misères féconde...  
Pauvre vieille ! En suivant le funèbre convoi  
D'un pas automatique et lent, elle revoit  
Le cher tableau des jours enfuis. Son deuil la plonge  
Dans la stupeur, et, tout en marchant, elle songe :  
– Qu'est-ce qu'elle va faire ? Eût-on jamais pensé  
De la sorte finir un destin commencé  
Si doucement, à deux, là-bas dans la nature,  
Au village, quand pris d'une tendresse pure  
L'un pour l'autre, ils s'étaient mariés sagement.

Quel ménage accompli c'était ; quel couple aimant.  
La semaine coulait calme et laborieuse...  
Et comme il était fort, comme elle était joyeuse  
Alors qu'il la prenait dans ses bras d'ouvrier,  
Puis l'écartait de lui pour se faire prier  
D'un baiser. Le bon temps ! c'est passé comme un rêve...  
Et puis les mauvais jours, le pain rare, la grève ;  
Les enfants qu'ils ont eus, sept, filles et garçons,  
Pris par la guerre, ou la débauche, ou les prisons,  
L'un après l'autre, allez ! et puis la solitude :  
Après qu'on a vécu, tous ensemble, c'est rude.  
Et puis plus de travail, le grenier, les hivers ;  
Et la dette ; – et puis tout qui s'en va de travers ;  
Et puis... quoi ? c'est fini !... Voilà que le cortège  
Est là-bas maintenant ! Elle court, et la neige  
Qui retombe l'aveugle... Ah ! la voilà tout près,  
Mais la course a brisé le fil de ses regrets ;  
Elle ne trouve plus en songeant à sa peine  
Que trois mots : Mon bon Dieu ! dans sa tête trop pleine.  
– Mon bon Dieu, voilà tout. – Engourdie en son deuil  
La misérable va le front près du cercueil ;  
Et rien ne lui répond, sous l'énorme ciel d'ouate,  
Que les ressauts du mort trop maigre pour sa boîte.

## LE NOUVEAU NÉ

Quand l'homme fut chassé du Paradis natal  
Il erra par la plaine et sur le roc brutal,  
Broutant l'herbe sauvage et s'abreuvant d'eau vive  
Avec les animaux. Et la femme pensive  
À ses côtés pleurant l'Eden évanoui,  
Voyait, de jour en jour en un trouble inouï,  
Devant ses pieds plus las fuir plus large son ombre.  
Et c'est ainsi qu'après des angoisses sans nombre,  
Ève, prise soudain de frissons inconnus,  
Se coucha : la douleur étreignit ses flancs nus.  
Adam vit s'accomplir à genoux sur la terre  
Pour la première fois le sublime mystère.  
Il leur vint un enfant. Et l'ayant dans leurs bras  
Tour à tour, tous les deux se sentirent moins las.

Or, tandis qu'ils erraient de nouveau dans les plaines,  
Le Dieu d'alors, avec ses passions humaines,  
Se prit à regretter son œuvre de beauté,  
La plus pure, la Femme ; et s'étant présenté  
Tout à coup devant elle, à ses yeux seuls visible,  
Enveloppé de foudre, adorable, terrible,  
Il lui dit : Quitte l'homme et reviens près de moi.  
Je veux rouvrir ton âme à l'éternel émoi  
Des extases, donner mes aurores pour voiles  
À ta chair, et semer tes cheveux blonds d'étoiles.  
Et – faisant apparaître aux regards éblouis  
De la Femme, l'Éden, plein de chants inouïs,  
Où des anges charmants passaient les formes blanches,  
Où la joie et l'azur croulaient en avalanches,

Il ajouta :

Choisis ou de l'humanité  
Sur la terre ou du ciel pendant l'éternité,  
Du Dieu qui t'a créée et qui t'a faite belle,  
Ou de l'homme chétif, éphémère et rebelle  
Qui te souille.

Elle, pâle, et le front incliné,  
Regardait, hésitant...

Soudain, le nouveau-né  
Fit entendre son doux cri d'enfant. Alors, Ève  
Tressaillit, comme on fait lorsque s'envole un rêve ;  
Et, levant ses yeux pleins de larmes, un moment  
Contempla le divin séjour, le firmament  
Radicieux, le cristal des eaux, les champs de roses,  
Les fruits d'or; la splendeur ineffable des choses,  
Le lumineux éther, l'azur jamais terni,  
Et les astres bercés dans un rythme infini,  
Et Dieu lui-même ; puis répondit :

– Je préfère  
Celui qui m'a donné la gloire d'être mère.

## LA PORTE DE PARIS

Le premier jour de mars, l'an mil huit cent soixante  
Et onze, la patrie étant agonisante,  
Deux cavaliers prussiens, deux clairons allemands,  
Cheveux jaunes, reins lourds, soldats des régiments  
D'avant-garde massés en haut de Courbevoie,  
Poussèrent leurs chevaux au milieu de la voie  
Qui s'étend vers Paris : puis, redressant le cou,  
Et la face gonflée, ensemble tout à coup  
Soufflèrent, pour aider les autres à les suivre,  
Je ne sais trop quel air fanfaron, dans leur cuivre.  
Au signal, escadrons, cuirassiers blancs, uhlands,  
Canonniers, dragons bleus, fantassins, à pas lents,  
Ceux de Hesse et de Saxe, et ceux de la Bavière,  
Tous les mangeurs de porc, tous les buveurs de bière,  
S'ébranlèrent, pesants. On vit leurs bataillons  
Tour à tour défiler sous les pâles rayons  
Du matin, et vers l'Arc triomphal de l'Étoile,  
Que la brume à cette heure enveloppait d'un voile,  
Prodigieux témoin qui hausse jusqu'aux cieux,  
Sur ses flancs de granit, le renom des aïeux  
Et fait un seuil de gloire à l'immortelle ville,  
Ils allaient lentement. – Ils étaient trente mille.

Sous le portail géant, des enfants attendaient.

Les petits de Paris, comme s'ils répondaient  
À quelque vœu suprême et que seule entend l'âme,  
Amaigris, résolus, gardant du siège infâme  
Les haillons à l'échine, aux yeux le feu des pleurs,

Hélas ! et sur des fronts de douze ans, les pâleurs  
De cinq mois de famine et de rancœurs accrues,  
S'étaient mis dès l'aurore en marche par les rues.  
Descendant les faubourgs, par un, par deux, par trois,  
Longeant les quais déserts, touchant du front parfois  
Les longs drapeaux de deuil suspendus aux fenêtres,  
Ils étaient venus là, tous les pauvres chers êtres ;  
Ils attendaient, debout. — Ils étaient bien trois cents.  
Trois cents ! Les plus âgés à peine adolescents.  
Devant eux, l'ennemi ; derrière eux, le silence ;  
Et le brouillard partout, comme un linceul immense...

Et voilà que du sol monte en sourds grondements  
Comme un râle dans l'air. Ce sont les Allemands ;  
Ils approchent.

Soudain, désespérée, aiguë,  
Jaillit une clameur : tout ce que sait la rue  
De malédictions, d'injures et de cris,  
Toute l'âme en fureur des pavés de Paris.  
Tragique, véhémence, intrépide et difforme.

Le bataillon chétif huait l'armée énorme...

Or, l'un des chefs, celui des Prussiens triomphants  
Qui venait le premier, voyant tous ces enfants  
Immobiles, barrant le passage de gloire,  
Poussa violemment contre eux sa jument noire,  
Et l'animal superbe en ses harnais guerriers,  
Et le soldat farouche aux regards meurtriers  
Semblaient ne faire qu'un, cavalier et monture.  
Et le centaure était d'effrayante stature.

Alors l'un des petits fit face à l'officier,  
Un gamin qui semblait fort peu se soucier  
De vivre vieux. C'était, si j'ai bonne mémoire,  
Le fils d'un de ceux-là qui rêvent la victoire,  
Endormis pour toujours aux champs de Buzenval.

L'enfant frappa du poing les naseaux du cheval.

Et l'Allemand, tandis que sa bête se cabre,  
Se retourne, la main sur le pommeau du sabre,  
Et, mécaniquement, sans paraître étonné,  
Interroge quelqu'un...

Un ordre fut donné.

Par qui ? Je n'en sais rien. Fut-ce pitié ? clémence ?  
Fut-ce compassion pour un désastre immense ?  
Ou crainte de jeter les suprêmes débris  
À ceux dont la vaillance enfantait de tels fils ?  
Je ne sais ; mais enfin cette horde barbare,  
Ces noirs clairons sonnante leur altièrre fanfare,  
Ces durs soldats, rompus, ô Guerre ! à tes travaux,  
Ce tourbillonnement d'hommes et de chevaux  
Que précède aujourd'hui la victoire fantasque,  
Tous ces peuples, Prussiens aux fronts coiffés du casque,  
Wurtembergeois, Saxons, Badois et Bava-rois,  
Ce tas de tout-puissants, d'égorgeurs et de rois,  
Renonçant à franchir la porte inviolée,  
Firent un demi-cercle, et, par la longue allée,  
Soulevant au passage un nuage poudreux,  
Disparurent, troublés de laisser derrière eux,  
Sous l'arche du Passé, pareille à l'Espérance,  
Indomptée et debout, la marmaille de France !

## AU POÈTE

Boulevard d'Eylau.

Lorsqu'au soir, écœuré de réalisme immonde  
Et de naturalisme obscène, d'art brutal,  
En écoutant gronder, sur un rythme fatal,  
Et l'invincible Doute et l'Angoisse profonde,

Je vais vous saluer, Maître qui, comme une onde  
Incessamment plus vive et d'un plus pur cristal,  
Aurez versé l'Espoir, en longs flots d'Idéal,  
Pendant un siècle entier dans les veines du monde ;

Alors que plus léger d'ennuis, d'un pied plus sûr,  
Je marche ainsi vers vous sous le nocturne azur  
Qui confond terre et cieux ensemble dans ses voiles,

Il me semble parfois que le boulevard bleu,  
Bordé de becs de gaz est un chemin d'étoiles...  
Et que celui chez qui je vais, – c'est le bon Dieu ?